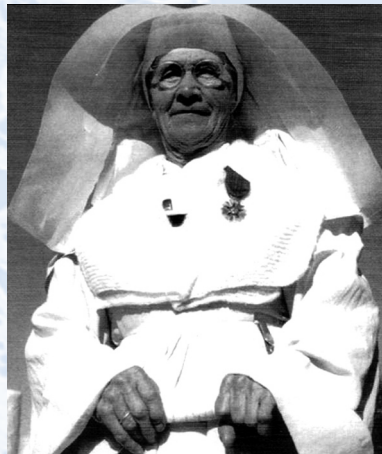


Eliane Le Floch :

le picot pour la vie

Il ne reste plus que trois cabanes de dentellières au pied du phare d'Eckmühl. La 4ème a été détruite en juillet 2010 quand sa propriétaire, Cécile Le Moigne, a cessé son activité. La baraque a fini dans le feu de Bro Sant Per. Francine Lelgouarch, Ernestine Talbot et Eliane Le Floch continuent, elles, à proposer leur production aux touristes tout au long de la saison. Le picot, Eliane s'y est mise il y a 62 ans et depuis, elle n'a jamais lâché le crochet.

local. Certains hommes se mirent même à manier le crochet !



En 1955, pour son 80ème anniversaire, Soeur Pauline a reçu la Croix de Chevalier de la Santé Publique.

Soeur Pauline s'occupait également de trouver des débouchés pour la dentelle à Paris, par exemple, chez la comtesse de Damas où à la maison Pichavant de Pont l'Abbé. Par la suite, même en périodes fastes pour l'économie locale, cette activité a perduré, le picot permettant aux mères de travailler à la maison et de s'occuper de leurs jeunes enfants.

Premiers points à 13 ans

Eliane Le Floch est née en 1937. Son père, Marcel Lelgouarch, était marin-pêcheur à Saint-Pierre et sa mère, Marie Stéphan, ouvrière d'usine et dentellière en période creuse. A la naissance de sa fille, elle décide de rester à la maison et de ne plus se consacrer qu'au picot. Eliane, elle, s'y est mise à 13 ans : « ma mère faisait des gants. Au début, elle m'a appris à faire le dessous, c'était le plus facile, et après, je me suis mise au montage. A 14 ans, je suis entrée à l'usine et j'ai continué à faire du picot quand il n'y avait pas de travail ».

A l'époque, la production des dentellières était écoulée dans les commerces locaux qui servaient d'intermédiaires. La rémunération se faisait selon le principe du troc : « nous allions à la boulangerie – épicerie de Pierre Boënnec, « Bichtouri », et on nous donnait de la nourriture pour la valeur du picot que nous avions livré. Plus loin, à Toul ar Raniged, vers Penmarc'h, il y avait un menuisier dont la femme, Marie « ar kog » vendait aussi de l'épicerie et des draps, des couvertures, des chaussons. C'était vraiment un commerce de proximité. On allait dans les deux boutiques avec notre liste de courses et ma mère nous disait « prenez le moins cher, comme ça on aura plus de choses ». Qu'est-ce qu'on a mangé comme nouilles sauce tomate ! »

Picot et coquillages

Eliane épouse en 1956 Marcel Le Floch, un marin de commerce. A la naissance de leur fils Georges, elle cesse d'aller à l'usine : « ma mère venait de se retrouver veuve. Il a donc fallu qu'elle retourne travailler à la conserverie et je n'avais personne pour m'occuper du gamin ». En plus du picot, Eliane se lance dans la fabrication d'objets en coquillages. Quand elle commence à s'installer avec une simple table au pied du phare d'Eckmühl, près des cabanes des dentellières, ce n'est d'ailleurs que pour vendre cette production. Dans un article publié alors dans Ouest-France, Liliane Gloaguen expliquait que « ce sont les enfants qui sont attirés par la marchande de coquillages. Comme ils sont curieux tous ces sujets composés de bigorneaux, berniques,

ormeaux ! Voici une Bigoudène très ressemblante, un Breton assis, jouant de la cornemuse, un marin sur sa barque. L'imagination ne manque pas et pour une somme modique, l'enfant ramènera un souvenir de sel, de sable, d'écume et de vent, Penmarc'h et le phare d'Eckmühl enfermés dans sa valise ». Eliane lui avait par ailleurs expliqué le long travail nécessaire pour la préparation de ces miniatures : ramasser les coquillages dans la grève, en récupérer auprès des bateaux de pêche, les évider, les racler, les désinfecter, percer les bigorneaux pour en faire des colliers. Avec parfois une touche exotique quand son mari lui ramenait de ses voyages au long cours des sujets qui lui servaient de modèles. Beaucoup d'heures de travail pour un petit revenu qui améliore quand même l'ordinaire de cette famille de quatre enfants.



Eliane Le Floch était parfois secondée par sa mère pour la vente des coquillages.

A chacune sa cabane

En 1978, Marcel Le Floch tombe malade. Du coup, les revenus du ménage diminuent sérieusement et Eliane choisit de vendre directement son picot en plus de ses coquillages. Mais elle n'a pas d'installation fixe : durant toute la saison, chaque jour elle pose sa table et son parasol près des cabanes de sa cousine Francine Lelgouarch,

d'Eugénie Berrou dite « tante Nie » et de Cécile Le Moigne. Ernestine Talbot installera la sienne un peu plus tard. Après le décès de son mari, en 1981, Eliane Le Floch continue de travailler avec cet équipement léger jusqu'en 1985, où un problème de santé rend plus difficile son installation quotidienne. Elle décide donc d'avoir elle aussi sa cabane, mais les règlements avaient changé : alors que les premières avaient été installées avec de simples autorisations verbales, il lui faut un permis de construire en bonne et due forme. « J'ai fait fabriquer ma boutique chez Pierre-Jean, le menuisier, et c'est là qu'on m'a dit que pour la mettre en place il fallait demander un permis à la mairie où j'ai appris qu'il y avait un délai d'attente de deux mois. Du coup je suis allée au bureau de l'Equipement, à Pont l'Abbé, et j'ai dit au monsieur : « je suis veuve, j'ai des enfants, il faut que je gagne ma croûte et si j'attends deux mois, la saison sera finie ». Il a pris mon dossier et m'a annoncé « cet après-midi, je vais à Quimper avec et je vous garantis que demain matin vous aurez votre permis ». Le lendemain, il est venu m'apporter les papiers : « vous pouvez installer votre boutique tout de suite ». J'ai eu de la chance de tomber sur quelqu'un de compréhensif ! ».



Eliane fait sa 27ème saison dans sa cabane !

Le plaisir du contact

Depuis, Eliane continue chaque année à ouvrir son échoppe, d'avril à fin octobre, « temps permettant ». Le reste de l'année, elle ne lâche pas son crochet : « j'allume des fois la télé... que je regarde avec mes oreilles, parce que mes yeux sont occupés avec le picot ! ». Est-ce que c'est une activité rentable ? « Par rapport au temps passé, non ! C'est un revenu de complément, ça a toujours été comme ça, déjà à l'époque où on troquait notre dentelle contre de la nourriture ou du linge. » Et la clientèle ? « Des touristes venus d'un peu partout. La semaine dernière, j'ai même revu une Californienne qui était déjà venue il y a cinq ans. C'est une artiste-peintre qui expose à Pont-Aven. Elle m'avait prise en photo pour faire un tableau...mais il avait fallu que je descende faire mon picot dans la grève, à la petite cale, pour qu'on voit les rochers derrière ! Il y a des gens qui viennent me voir tous les ans. La plupart du temps, ce n'est pas pour acheter, mais pour discuter. Il faut expliquer comment on travaille, quel fil on utilise, le coton DMC, les motifs classiques et les innovations qui sont apparues, sur les bordures ou sur les formes. Certains sont vraiment sympas, il y a aussi des casse-pieds, mais j'aime bien parler de tout ça, de ce travail que j'aime ! » En tous cas, pour Eliane, pas question de retraite à 75 ans !

Pierre PORTAIS